

L'historiographie norvégienne sur les camps de concentration nazis

« J'écris dans le bus. Le bus vers la liberté. » Entrée de journal du 20 avril 1945 par Odd Nansen.

Nansen faisait partie des près de 8 000 prisonniers politiques norvégiens et danois sauvés par la Croix-Rouge suédoise de plusieurs camps de concentration nazis dans le nord et le sud de l'Allemagne en avril et mai 1945. Parce que les premiers prisonniers libérés étaient surtout norvégiens, et que l'effort était pan-scandinave, la mission est devenue, dans la mémoire norvégienne, à la fois un succès humanitaire unique et un triomphe politique, mais aussi un témoignage du courage, de l'unité et de la persévérance norvégiennes.

L'opération des « Bus blancs » (White Buses) peut avoir pris une dimension propre dans la perception publique et le discours officiel comme un événement positif, mais elle n'a pas tout à fait dominé le récit immédiat d'après-guerre des camps. En 1945, les journaux recensaient encore les prisonniers norvégiens disparus, tandis que d'autres publiaient des nécrologies des morts, surtout de Natzweiler, un camp particulièrement dur situé en Alsace. Dans des entretiens publiés, des rescapés parlaient de la bestialité et de l'inhumanité des camps, aux côtés des chambres à gaz et des pendants. Un survivant se référait à Natzweiler comme le « camp du silence ». Des survivants juifs norvégiens d'Auschwitz évoquaient du « savon fait de graisse humaine » et des victimes brûlées vives dans le camp. L'atrocité, donc, s'est imposée comme un autre thème dominant.

La crainte que le « récit du retour heureux chez soi » n'efface d'autres facettes moins agréables de l'histoire des camps fut immédiate pour certains. Dans un article de presse de novembre 1945, le journaliste et historien Bjarne Gran fit une observation éclairante et nuancée : malgré les discours sur « une communauté nordique qui a vécu son plus beau moment grâce au comte Folke Bernadotte », le nombre de Danois et de Norvégiens qu'il put ramener était bien plus petit que celui des prisonniers que les Allemands avaient envoyés dans les camps. Gran laissa entendre le coût humain de l'emprisonnement. Les camps furent des lieux de mort pour de nombreux Norvégiens qui ne revinrent jamais.

Le sombre fond de Gran ne devint pas le récit dominant de la mémoire norvégienne des camps. En complément au thème du retour et du sauvetage, le rôle des anciens prisonniers des camps dans la politique d'après-guerre et la reconstruction nationale forma la seconde partie de la mémoire publique immédiate des camps. Einar Gerhardsen, un homme politique travailliste peu connu avant la guerre, s'enfuit d'Oslo en 1940, fut plus tard arrêté, et envoyé à Sachsenhausen. En 1945, il devint Premier ministre. Un éditorial anonyme écrit dans un journal le 9 juillet 1945 déclarait : « Notre nouveau gouvernement dirigé par le Premier ministre Einar Gerhardsen [...] qui lui-même est revenu après plusieurs années d'emprisonnement dans des camps de concentration et directement au poste de maire à Oslo puis est devenu Premier ministre. C'est typique de plusieurs centaines (sic) de ceux qui sont revenus des camps de prisonniers. Ils sont revenus pour travailler, avec la vie et l'ardeur, à la reconstruction de la nouvelle Norvège. » Une vision glorifiée du prisonnier de camp de concentration devenu homme politique réussissant s'inscrivait dans un récit plus large d'une nation allant de l'avant. Les atrocités des camps avec l'image du régime d'occupation allemand brutal, et après tout cela, émergea le Norvégien survivant de camp de concentration intact, devenu homme politique.

Comme dans d'autres pays, les survivants eux-mêmes attirèrent l'attention sur les camps. Certaines traductions notables parurent dès les années 1940. Pelagia Lewinska, *Twenty Months in Auschwitz*, traduit en 1945, avec une préface écrite par l'ancienne prisonnière politique de Ravensbrück et

Auschwitz, Kirsten Brunvoll. Brunvoll elle-même publia son mémoire en 1947 avec une des plus grandes maisons d'édition norvégiennes. La même année, une autre survivante de Ravensbrück, Sylvia Salvesen, publia son mémoire *Forgive but do not Forget* avec la même maison d'édition. Benedikt Kautsky, *Teufel und Verdammte* (Diables et les Déchus), initialement publié en allemand en 1946, fut traduit en 1949 par la survivante norvégienne de Ravensbrück Henriette Bie Lorentzen. Mais la première survivante de Ravensbrück à publier en Norvège fut Lise Børsum. Son *Prisoner in Ravensbrück* de 1946 comprenait une préface sobre : le livre avait été écrit initialement pour son mari et son fils, rédigé sur des feuilles de papier, pas comme un ouvrage cohérent. Børsum reconnaît les limites de son livre puisque les Norvégiens, comme elle-même, étaient dans le camp dans une position relativement meilleure. Peut-être comme symbole encore plus explicite du prisonnier privilégié, Odd Nansen, fils de l'explorateur polaire Fridtjof Nansen, publia ses journaux intimes de guerre édités, du camp de prison de Grini en Norvège et de Sachsenhausen en 1947. L'importance de ces journaux fut attestée par Lise Børsum.

Ces premiers mémoires et traductions témoignent des réseaux formés à l'intérieur des camps et de la continuation des discours de guerre. Les survivants écrivant dans les années 1940 le firent pour documenter les atrocités des camps, mais aussi l'écriture servait comme réponse psychologique à la libération. Le cadre restait centré sur le destin de leur propre groupe, d'où le focus sur l'unité interne autant que sur la description vive de l'atrocité contre d'autres groupes non norvégiens. Les mémoires avaient une portée internationale, parce que c'était une manière de rendre compte de la position « meilleure » des Norvégiens dans un environnement transnational, de leur unité, et de faire connaître les crimes allemands.

On voit également qu'il existait des réseaux dans les imprimeries, petites ou grandes. Ainsi, le premier mémoire publié par un survivant juif norvégien parut dès 1949, par Moritz Nachstern, imprimé avec la même maison d'édition que plusieurs survivants politiques de Sachsenhausen. Mais ce n'était ni sa survie, ni la persécution raciale qui étaient au premier plan du cadrage de son livre. Intitulé *Counterfeiter in Block 19*, le livre traitait de l'opération de faux monnayage à Sachsenhausen. Un ancien prisonnier du camp norvégien le plus tristement célèbre, Grini, Nic Stang, écrivit la préface, et il s'était précédemment engagé dans d'autres mémoires de camps en tant que commentateur enthousiaste sur le sujet.

Il n'y eut pas de silence collectif alors, mais un silence sélectif. Ceux qui publièrent tôt faisaient typiquement partie de la classe moyenne et étaient soit affiliés ou membres du Parti travailliste, soit figures importantes au sein du principal mouvement de résistance norvégien. La plupart de ces voix précoces étaient des survivants de Sachsenhausen. En revanche, un seul prisonnier Night and Fog et survivant de Natzweiler publia en 1945.

Ce récit du survivant politiquement important et inébranlable resta ferme pendant de nombreuses décennies, comme le reflète l'écriture de l'histoire norvégienne et les livres publiés. Les camps eux-mêmes étaient présentés comme « d'un autre monde » pendant cette période. C'était une continuation du genre que les survivants publièrent tôt, et les camps apparaissent comme une forme d'horreur. Exemples : des extraits de mémoires de survivants décrivant des scènes telles que des Norvégiens entrant dans une pièce avec des prisonniers morts, et trouvant un compatriote enterré vivant au milieu des morts.

Comme les camps étaient « autres », et certains survivants jouaient un rôle public, en 1957 le syndicat nouvellement formé des invalides de guerre sollicita un groupe de médecins, de psychiatres (dont le

survivant de l'Holocauste Leo Eitinger) pour étudier les effets à long terme des traumatismes de guerre sur leur capacité actuelle de travail. Les survivants se mobilisèrent autour du « syndrome KZ » (terme forgé par Eitinger en 1958) dans le cadre de leurs luttes continues pour obtenir des pensions de guerre et des allocations d'invalidité. Plusieurs publications par des survivants dans les années 1960 et 1970 inclurent davantage de récits de la vie après les camps et les survivants apparurent comme des acteurs plus complexes dans leurs propres livres. Oscar Magnusson dans l'épilogue de son livre de 1967 *I Want to Live* admit être « invalidé », qu'il avait fait une dépression et qu'il souffrait de problèmes de santé persistants. Le livre traitait aussi de « la guerre continue contre une société norvégienne qui n'a pas donné aux gens l'aide nécessaire quand ils en avaient le plus besoin ». Ceci fut typique de plusieurs publications des années 1960 jusqu'aux années 1980, révélant une nouvelle complexité du mémoire de camp incluant les effets sociaux, physiques et psychologiques de l'emprisonnement.

Même si les survivants mettaient en avant les difficultés mentales et physiques, le contenu de leurs livres ne déviait pas de manière significative des décennies précédentes. Dans le livre de Sverre Løberg (politicien du Parti travailliste) de 1966, il y avait plusieurs photographies d'atrocités, telles que du personnel militaire américain regardant un four crématoire, et des prisonniers émaciés dans et en dehors des baraquements. Le livre comprenait aussi des photographies clandestines prises par un prisonnier du Sonderkommando à Auschwitz de corps brûlés sans nommer explicitement le camp, mais la légende disait « chambres à gaz et crématoires ».

Toujours, la période entre 1945 et les années 1970 fut un temps où l'aspect atroce des camps continua de dominer, conjointement avec le cadre norvégien particulier de l'unité et de la résistance. Dans ses mémoires de 1970, Einar Gerhardsen commença par reconnaître que « beaucoup m'ont demandé d'écrire », et qu'il n'avait même pas envisagé d'inclure les années de guerre. Lorsqu'il le fit, c'était pour montrer le « rôle du hasard » dans sa vie qui l'avait mis sur le chemin de devenir Premier ministre. Le titre de ses mémoires, *Unity in War and Peace*, signalait comment le livre restait fidèle à la forme. De cette manière, Gerhardsen — considéré par certains comme le *Pater Patriae*, le Père de la Nation — interpréta son propre comportement et celui du pays à travers le prisme de la continuité morale et politique.

Les mémoires et les rapports traduits sur l'emprisonnement cédèrent progressivement la place à l'idée que le savoir des camps était désormais largement répandu. Dans sa remarquable étude de 1972 (basée sur sa thèse de doctorat de 1952) sur les bourreaux norvégiens dans les camps de prisonniers de guerre serbes en Norvège, le sociologue et criminologue Nils Christie cita Nansen, Lise Børsum, la traduction norvégienne du livre de Kautsky, le livre allemand de 1946 *The SS-Stat* d'Eugen Kogon, *Theodor Adorno's Authoritarian Personality*, et Bruno Bettelheim. C'était une manière particulière psychosociologique et scientifique d'aborder les camps de concentration. En même temps, Christie notait la faiblesse d'utiliser la littérature camp norvégienne, en raison du fait de la « position relativement meilleure des Norvégiens et de leurs expériences d'emprisonnement », indiquant la vision prédominante de l'époque.

Il est révélateur de voir comment l'expérience juive norvégienne ne s'insérait pas dans ce paradigme « atrocité et résistance ». En 1976, le second livre sur l'expérience du survivant juif norvégien d'Auschwitz, Herman Sachnowitz, fut publié. Ce fut un succès immédiat. Ce qui contribua à sa popularité ? Arnold Jacoby, l'auteur, insistait sur le fait qu'il avait dû adoucir « l'horreur et la brutalité [...] Se complaire dans les détails sadiques et répugnants devait être évité. » L'accent devait être mis

sur l'engagement des jeunes lecteurs en « donnant au matériel un sens d'humanité et de nécessité. » Rendre l'histoire digeste mais réaliste était clairement important.

Cela peut indiquer une tendance qu'à la fin des années 1970 et dans les années 1980, un tournant vers l'universalisation de l'histoire des camps de concentration et de l'Holocauste s'est produit. Dans une critique du second volume de *The History of Jews in Norway* de Oskar Mendelsohn de 1986 couvrant les années de guerre, un critique commenta que le livre soulevait des questions telles que « que signifie la haine pour l'humanité », finissant la critique par une question rhétorique et universaliste « Car à la lumière d'Auschwitz, n'est-il pas devenu tel que ou bien tout le monde — ou personne — peut apparaître comme un peuple élu ? »

Tandis que les survivants et le public posaient ces questions plus larges, cependant, les camps de concentration recevaient encore une attention marginale dans les livres d'histoire officiels ; ils n'étaient pas non plus l'objet d'une enquête académique au-delà de l'étude de Christie sur les camps norvégiens. Les limites de ce que les œuvres autobiographiques pouvaient accomplir étaient claires. À cette époque, les voix critiques dans la profession d'historien, celles nées après la guerre, avaient depuis les années 1970 remis en cause les « récits hégémoniques » et l'emphase excessive sur la résistance en tant que nécessité pour la construction nationale. Le manque de connaissances sur l'emprisonnement et les conditions structurelles dans les camps de concentration fut reconnu lors d'un séminaire à Oslo en 1986 au titre significatif *Is Norway's wartime History Fully Told?* (L'histoire de la guerre en Norvège est-elle entièrement dite ?). Y furent invités des historiens ainsi que des vétérans, au sens large. Kristian Ottosen, lui-même survivant de Sachsenhausen et de Natzweiler et ancien résistant, résuma l'état du domaine concernant les Norvégiens en captivité comme composé de livres publiés de façon indépendante, de mémoires, et d'entrées encyclopédiques. Il est intéressant de noter que dans la discussion suivante à la présentation d'Ottosen, les points abordés comme lacunes actuelles étaient : les sous-camps, le rôle de l'unité, le rôle des hiérarchies raciales à l'intérieur des camps dans la mesure où les Norvégiens étaient traités mieux du fait de leur supposée « position raciale », et le phénomène Night and Fog au sein du système des camps.

Concluant le débat, l'historien Ole Kristian Grimnes déclara que « l'histoire des prisonniers est parmi les sujets les moins bien couverts dans la littérature de l'occupation. Si l'on ignore la littérature de mémoire. Cela doit être un domaine d'enquête pour les historiens professionnels. » D'autres lignes de liaison durent être établies : les effets sur la santé des camps (ce que nous savons avoir été problématisé par les survivants et les psychiatres au milieu des années 1950), une analyse sociologique des conditions des camps pour souligner que « les camps ont conduit à l'unité entre différents types de personnes ; à rassembler la force pour une solidarité continue ; à établir l'amitié et la confiance mutuelle qui ont duré bien au-delà des années de guerre ; à former la base pour des styles de leadership qui dans d'autres circonstances n'auraient pas eu l'occasion de se déployer. »

Les camps eux-mêmes devaient être placés dans la « bonne » perspective du régime de prison et de répression du régime d'occupation allemand.

Ces remarques sont importantes et soulignent les longues lignes de continuité dans l'écriture de l'histoire norvégienne jusqu'aux années 1980, avec son accent sur le renforcement d'une identité nationale positive et la construction nationale. Aucun historien ne prit à ce moment le défi, et le propre livre de Grimnes de 1983 ne mentionnait pas les camps. Alors que davantage de sujets furent inclus dans la multivolume *Norway at War* à partir du milieu des années 1980, y compris un volume entier dédié à la « vie quotidienne », la portée géographique de ces ouvrages resta concentrée sur la

Norvège occupée. Peut-être comme suite au séminaire de 1986, Kristian Ottosen publia son premier de plusieurs livres sur différents groupes de victimes norvégiennes dans les camps. Le premier livre parut en 1989 et s'intitulait *Night and Fog: the story of the Natzweiler prisoners*. Dans la préface de la série de pamphlets publiée à partir de 1997 par le « groupe Natzweiler », constitué d'enfants de survivants et du comité successeur du comité original de Natzweiler, s'exprima un besoin générationnel d'écrire une biographie collective du sort des prisonniers norvégiens. On avait jusque-là accordé peu d'attention à Natzweiler. On peut spéculer pourquoi. Environ la moitié des quelque cinq cents Norvégiens déportés comme prisonniers Night and Fog moururent, en plus du fait que le camp était mentalement et géographiquement périphérique comparé à Sachsenhausen avec ses nombreux politiciens survivants. Une critique du livre d'Ottosen déclara : « Le livre d'Ottosen est à bien des égards différent des autres livres que nous avons déjà, parce qu'il touche à plus de facettes de la vie dans les camps. » Dans une phrase finale révélatrice, le critique affirmait « C'est effrayant de voir [dans le registre personnel du livre] combien d'entre eux sont morts dans le camp de concentration. » Il n'était pas courant que la perception publique envisage les camps comme des lieux de mort pour les Norvégiens. De cette façon, les camps furent rapprochés de l'imaginaire norvégien et non plus des « lieux du macabre » éloignés comme ils l'avaient été auparavant.

Ottosen continua à publier des ouvrages sur des groupes spécifiques de victimes norvégiennes pendant les cinq années suivantes. Son second livre de 1990, intitulé *Life and Death. The story of the Norwegian Sachsenhausen prisoners*, fut dès le départ décrit par un historien comme un récit de la souffrance « dans le contexte norvégien », tout en maintenant les thèmes de solidarité et d'unité. L'approche combinée du livre, documentant les vies des prisonniers norvégiens, mit en lumière la souffrance dans le camp, tout en inscrivant aussi l'histoire du groupe dans un cadre plus large de l'histoire des camps de concentration. Selon l'historienne Anette Storeide, le livre d'Ottosen vint à définir « l'histoire du camp de Sachsenhausen » dans un contexte norvégien.

Les autres livres d'Ottosen incluent le livre de 1991 sur l'histoire des prisonnières et prisonniers de Ravensbrück et le livre de 1994 sur l'histoire de la Déportation des Juifs de Norvège. Tous les ouvrages suivent la même logique structurelle qui exigeait la création de nouvelles sources primaires par des entretiens et des échanges de lettres avec des survivants. Le récit centré sur la personne éclairait bien des survivants inconnus et leurs histoires personnelles. Chaque livre comprenait des listes de prisonniers de camps documentés et leur sort. Ces travaux furent les premières représentations collectives de la vie en camp qui incluaient l'engagement avec des archives provenant d'anciens camps, sans constituer une rupture avec le cadre de la résistance et la galerie des « personnalités » ; tout en introduisant de nouvelles facettes de la vie et de la mort des Norvégiens dans les camps. L'Holocauste à cette époque en particulier devint un thème « domestique » en Norvège, impossible à ignorer à une époque où trois survivants d'Auschwitz publièrent leurs mémoires entre 1986 et 1995.

Les livres d'Ottosen furent des œuvres de documentation, destinées à un public général, qui servirent d'éducation populaire qui à ce jour n'a pas été surpassée. Le travail d'Ottosen permit à d'autres chercheurs de reconnaître les camps et l'emprisonnement comme des sujets historiques autonomes, désormais inclus dans l'*encyclopédie de la guerre de Norvège* de 1995. Les camps majeurs ainsi que les survivants ayant publié reçurent chacun leur propre entrée.

Dans la sphère publique, le point n'était pas tant d'historiciser les camps que de les documenter et de les présenter comme des exemples historiques d'injustices, de dangers du racisme et du préjugé. Les camps devinrent des avertissements, non nécessairement des objets de recherche historique critique.

Non seulement les survivants organisèrent des voyages vers les anciens sites dès les années 1970, mais une organisation appelée « White Buses to Auschwitz », fondée en 1992, ouvrit les anciens camps comme lieux physiques à visiter et à s'engager pour la jeunesse norvégienne. Par des voyages organisés, imitant le sauvetage et le retour chez soi quelque cinquante ans auparavant, la folkloriste Anne Eriksen soutint en 1995 que de cette manière les camps devaient être vécus dans leur « plein contexte émotif et sensoriel », conduisant à l'identification et à la réflexion avec les principales vertus et le message moral à retenir de la Seconde Guerre mondiale». Il est également clair que l'organisation, en ajoutant Auschwitz aux anciens camps à visiter – en plus de Sachsenhausen et Ravensbrück – étendit l'histoire traditionnelle norvégienne de la Seconde Guerre mondiale, le combat contre le mal (le nazisme) et sa pédagogie morale, à ces sites. Ce faisant, l'organisation lia le récit national et les victimes juives norvégiennes jusqu'alors marginalisées à un lieu mondial émergent de mémoire de l'Holocauste.

Avec ces nouvelles pratiques organisationnelles, l'inclusion des camps dans le cursus scolaire et le nombre croissant de survivants prenant un rôle public, l'attention se déplaça loin de l'association des camps avec l'atrocité et la résistance, vers le coût humain de la résistance et de la persécution. Ces processus dé-contextualisèrent en partie l'histoire des camps en donnant priorité à l'extraction de leçons universelles à partir des expériences individuelles des survivants, sans nécessairement encourager une compréhension plus approfondie des expériences des victimes. La difficulté de la position du survivant fut problématisée par Anette Storeide dans sa thèse de doctorat de 2006 sur le témoignage écrit des prisonniers norvégiens de Sachsenhausen. Storeide soutint que les survivants rejetèrent l'identité de combattant de la résistance dans les camps et se positionnèrent comme plus passifs et distants, car ils ne se conformaient pas aux images plus héroïques du combattant actif de la résistance. Mais plutôt ils souffraient dégradation, maladie, mauvais traitement, et furent forcés dans un état d'inaction politique et militaire.

C'est au début des années 2000 qu'un changement institutionnel net survint, éloignant la narration centrée sur la « patriotique » résistance. La fondation du Centre de l'Holocauste à Oslo en 2001 fut le résultat du règlement par l'État envers les Juifs norvégiens, et partout dans le pays suivirent l'établissement de centres de paix et de droits humains. Certains furent situés sur des sites historiquement significatifs, tels que l'ancienne siège de la Gestapo à Kristiansand (mon lieu de travail actuel) et l'ancien camp SS Falstad à Trondheim. En conséquence, davantage de documentation sur les camps domestiques eut lieu, diversifiant la notion même de « camps ». L'interrogation de la culture de mémoire norvégienne et l'examen des lacunes et des silences dans l'histoire publique et la recherche académique eurent lieu à cette époque aussi, ce qui eut pour effet que l'Holocauste devint un thème dominant de l'histoire et des pratiques de mémoire de guerre en Norvège.

Un changement peut-être subtil est qui écrit des livres sur les camps de concentration, et qui s'y intéresse. Un exemple est le livre de journaliste Sven Egil Omdahl de 2022 sur les prisonniers de Sachsenhausen, qui explore entre autres les tensions et conflits parmi les Norvégiens. Encore, comme le titre complet le suggère *The Nazi death camp and the prisoner's dream of a better Norway*, cela opère clairement dans un cadre national et son héritage politique particulier. Typiquement, ceux qui s'engagent avec cette histoire ont une proximité étroite avec les survivants et les familles des survivants et le genre reste un mélange de documentaire et de mémoires. Par conséquent, une partie de ces dynamiques familiales et générationnelles repose sur des débats et des controverses qui restent non résolus, qui ne se connectent pas toujours à des questions historiques plus larges et d'approches diversifiées. Cependant, elles soulèvent des enjeux importants que la profession historique devrait

intégrer dans leur analyse historique, comme l'héritage du conflit politique entre les sociaux-démocrates et les communistes à Sachsenhausen.

Ma propre recherche a mis l'accent sur le contexte transnational du système des camps nazis et de la société des prisonniers, et s'appuie sur de nouvelles approches internationales des camps de concentration nazis et le « tournant géographique et spatial » dans les études de l'Holocauste. La portée mondiale de la recherche sur l'Holocauste depuis les années 1990 signifie que des sources concernant les Norvégiens se trouvent souvent dans des archives lointaines, comme l'Archive de la Shoah, qui ont rarement été utilisées par des chercheurs norvégiens.

Conclusion

Les tendances récentes suggèrent une augmentation de l'intérêt envers les camps et leurs victimes. On accorde davantage d'attention aux camps de prisonniers à l'intérieur de la Norvège, aux interactions entre camps sur le continent européen et les camps SS et de prisonniers de guerre norvégiens ; à la recherche de groupes de victimes marginalisés tels que les Roms norvégiens et ceux ciblés pour homosexualité dans la Norvège occupée ; et l'évolution de la mémoire de l'Holocauste a suscité une réflexion plus critique sur les récits nationaux.

Pourtant, il est difficile de voir un renversement complet des récits de base des camps de concentration comme sites de souffrance et d'unité nationale. La vie des victimes norvégiennes des camps de concentration reste quelque peu abstraite ou présentée à travers une série d'événements structurels : arrestation, déportation, emprisonnement selon les thèmes de l'unité et de la solidarité, sauvetage ou mort. Cette tension entre les « types idéaux » tels que Gerhardsen, et la masse plus anonyme des « prisonniers norvégiens » est la plus évidente dans le fait que l'Holocauste n'est pas intégré dans l'historiographie plus large. Il reste encore flou où ceux déportés en tant que Juifs s'insèrent dans le cadre plus large de la compréhension de l'expérience norvégienne dans les camps. Lorsqu'ils apparaissent dans des ouvrages publiés, c'est souvent dans des situations hautement racialement définies, à travers le regard des autres, ou à travers le cadre des politiques des bourreaux.

De plus, mon travail avec la base de données centrée sur la personne, *Norwegian Digital Prisoner Archive 1940-1945*, www.Fanger.no, a rendu possible de découvrir non seulement les détails biographiques d'individus prisonniers des camps de concentration, mais aussi leur trajectoire de guerre dans le système des camps. Néanmoins, beaucoup reste inconnu, et nous développons actuellement un projet focalisé sur les géographies de la déportation.

Un autre angle à explorer est le rôle des réseaux de survivants. Une exploration des réseaux formés à l'intérieur et à l'extérieur des camps et de leur impact sur la mémoire des survivants pourrait révéler davantage sur le choix de documenter et de publier leurs expériences. Dans quelle mesure la participation à des réseaux nationaux et/ou transnationaux a-t-elle aidé les survivants à donner sens à leur expérience de camp ?

Pour revenir à l'entrée de journal d'Odd Nansen du 20 avril 1945. Environ trois cents mille écoliers ont depuis 1992 essentiellement « retracé » son chemin et celui de milliers d'autres prisonniers norvégiens et continuent de le faire chaque année. Ce renversement, passant du moment joyeux du retour et de la liberté, à plonger dans les profondeurs des expériences humaines des camps, demeure

un véhicule culturel et moral pour préserver la mémoire des camps nazis en Norvège — aussi imparfaite que nous puissions juger cette mémoire.